

Quoiqu'il en soit, ces lions grossiers font un étrange effet sous les vasques élégantes qu'ils soutiennent, au milieu de cette cour aux proportions exquises, aux fines colonnettes, aux arcades brodées et fouillées comme les plus fines guipures de Venise.

Cette cour des Lions n'est pas immense, comme peut-être on se l'imagine ; et elle a plus de finesse et de grâce que de grandeur. Trente-deux mètres de long, vingt de large. Autour une colonnade de six mètres de haut, dont les colonnes sont assemblées tantôt deux par deux, tantôt trois par trois. Aux deux extrémités, dans le sens de la longueur, deux péristyles soutenus par le même système de colonnes, qui s'avancent vers la fontaine des lions et rétablissent ainsi, autour, l'équivalence des marges.

Mais je n'entreprendrai point ici la description de l'Alhambra : le temps dont je dispose ne me le permet pas d'abord, et puis les descriptions souvent donnent moins bien l'idée des choses qu'une impression vivement reçue et rapidement reproduite. D'ailleurs, la photographie a popularisé l'ensemble de la cour des Lions, et au palais de Cristal à Londres on trouve l'exacte reproduction d'une partie de l'Alhambra.

Qu'il me suffise donc ici de dire que, sur la cour des Lions, donnent la salle des Abencerrages et la salle des Deux-Sœurs, parfaitement conservées ; que ces salles avec leurs voûtes semblables à des cristallisations de gemmes d'or, d'azur et de vermillon, avec leur parois ciselées, fouillées, brodées, incrustées, repoussées, reperecées, entaillées et diaprées de mille couleurs, avec l'éclairage mystérieux de leurs fenêtres lointaines et profondes, — ne ressemblent à rien autre qu'à elles-mêmes, et qu'on s'y sent, tout à coup, transporté dans des régions inconnues à nos imaginations occidentales.

Et c'est tout simple ! Nous avons l'esprit hanté par les images du paradis catholique, du paradis peint par l'Angelico et le Perugin : — paradis peuplé de figures suaves et transparentes, empli de musique et d'encens ! Ici, c'est le paradis de Mahomet : une suite de demeures constellées de pierreries, rafraîchies par des fontaines inépuisables et peuplées seulement des croyants qui fumeront le narghilé, des houris qui rouleront leur beau corps dans le cristal des fontaines.

Nulle part la figure humaine ; nulle part rien de la na-

ture : ni le fruit, ni la fleur, ni le papillon, ni l'oiseau ; partout et toujours l'enchevêtrement des hiéroglyphes et des combinaisons géométriques...

Ce peuple a trop rêvé, et pas assez pensé !...

Pourtant nous lui devons l'algèbre... — mais l'algèbre est une abstraction ! nous lui devons l'alchimie... — mais l'alchimie est comme la prévision somnambulique d'une science future. En somme, il nous a légué les rudiments des sciences conçues instinctivement pour ainsi dire : c'est immense ! Mais il ne nous a pas laissé un livre : son passage sur le monde a été comme un rêve ; et tandis que les Grecs et les Romains ont créé une formule architectonique impérissable avec leurs monuments superbes de logique, de proportions et d'équilibre : qu'ils ont créé une esthétique encore souveraine avec leurs statues : une poétique, avec leurs écrits et leurs discours, — les Arabes, pour toute trace de leur grandeur et de leur puissance, n'ont laissé que l'Alhambra et les autres épaves qui gisent sur la terre d'Espagne.

Ils ont disparu : ils ont été absorbés par les Latins qui ont ajouté à leur bagage, les indications intuitives par eux apportées.

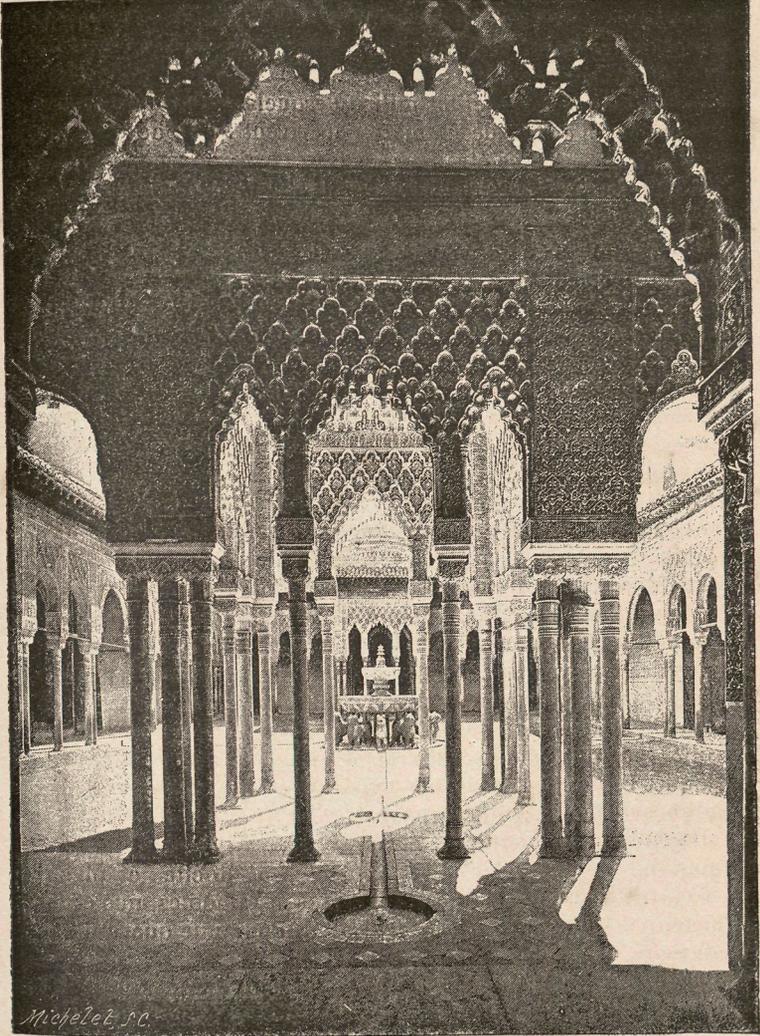
Que nous dit l'histoire en effet, à propos de ce palais de Charles-Quint, élevé sur la moitié du palais de l'Alhambra ? — Que « la construction en fut payée par un tribut levé sur les Moresques restés à Grenade. »

Ainsi, au temps de Charles-Quint, il y avait encore à Grenade des Mores en grand nombre, et ils étaient riches et prospères, puisqu'on pouvait faire peser sur eux un gros tribut ; d'autre part, le quartier commerçant de Grenade, où subsiste encore le bazar moresque, ne nous montre-t-il pas que la banque et le négoce restèrent longtemps entre leurs mains ?

Ils travaillaient donc, puisqu'ils payaient, et s'ils travaillaient ils étaient une force sociale, un des éléments de la prospérité de l'Espagne, alors qu'elle était prospère.

Et, peu à peu, ils ont diminué : l'Espagnol catholique, guerrier et mangeur de pois chiches, a subsisté seul. De ce jour-là, d'ailleurs, l'Espagne, malgré l'or du Pérou, a été ruinée.

Étrange destinée que celle de ce peuple qui passa comme un ouragan, parut et disparut comme un météore ! qui a



GRENADE. PATIO DE « LOS LEONES » (ALHAMBRA).

laissé à l'humanité une part d'héritage, mais n'a pas de page dans l'histoire !

De la fenêtre de la salle des Ambassadeurs, mon regard descend sur l'Abaycin : un versant de montagne couvert de figuiers de Barbarie, au milieu desquels des points blancs indiquent l'entrée des tanières où vivent les bohémiens.

Encore une race étrangère à nos races européennes ; race sans passé et sans avenir, mais qui subsiste celle-là et garde à travers les siècles et les civilisations son identité sauvage.

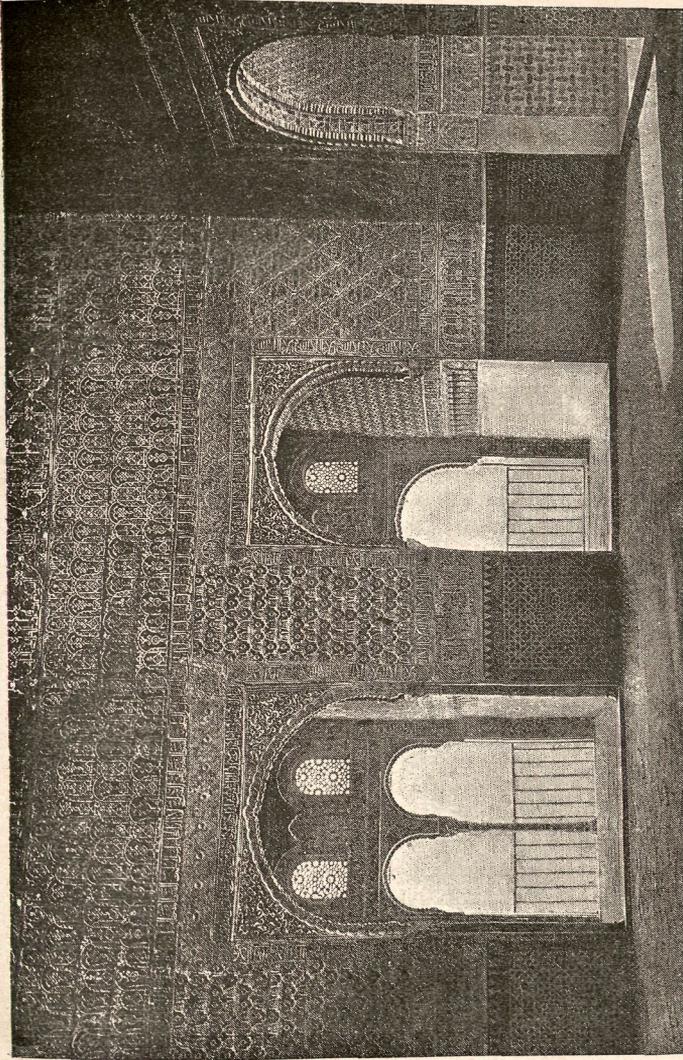
Il y a une véritable colonie de Bohémiens à Grenade, et le voyageur visitera certainement l'Abaycin. Les guides lui diront même qu'il y a du danger et qu'il n'y faut aller que bien accompagné. La vérité c'est qu'on peut fort bien y aller à pied et sans guide pendant le jour.

Au bord d'une route poudreuse, sinieuse et défoncée, des massifs de figuiers de Barbarie et des haies d'aloès qui s'accrochent sur le tuf. Dans le tuf, çà et là, sans ordre, des trous bordés d'un badigeonnage d'un blanc cru et fermés d'une guenille en guise de porte. Derrière cette guenille, un antre noir où grouillent pêle-mêle des vieillards sordides, des enfants nus, des cochons et des poules ; où gisent, à côté l'un de l'autre, la paille infecte de la famille et la litière pourrie du bétail ; où pendent à la voûte des oignons, des tomates, des melons, du lard et d'autres comestibles inconnus des races civilisées ; devant, sur la route ou dans un sentier voisin, encore des enfants nus, à gros ventres et à membres grêles, noirs comme des métis ; des femmes et des filles surtout, noires, laides, dégingandées, habillées de loques éclatantes, parées de bijoux de paillon et les cheveux piqués de fleurs. Voilà l'Abaycin.

Maintenant, quand un étranger y paraît, toute cette population s'élançe, l'entoure, le presse, le sollicite : et plus il sème de la monnaie de cuivre, plus les mômes nus et les filles dégingandées s'accrochent à lui. Pour une quarantaine de sous, cependant, un homme seul peut s'en tirer.

Ces filles bohémiennes dansent, le soir, dans une petite salle voisine de l'Alhambra, quand les voyageurs des hôtels en font la demande. Un Bohémien artiste, en habit noir et cravate blanche, — il y a des Bohémiens parvenus et « bourgeois » qui n'en sont pas, d'ailleurs, moins bohémiens pour cela ! — joue de la guitare dans les intervalles des danses :





GRENADE. SALLE DES AMBASSADEURS (ALHAMBRA).

c'est l'impresario. Il a du talent et beaucoup. Pour les danses nous les avons vues peu ou prou, à Paris.

La salle des Ambassadeurs, à l'Alhambra, est aussi entière que les salles des Abencerrages et des Deux Sœurs. Elle est moins riche que celle de l'Alcazar de Séville, mais aucune restauration, aucune addition n'en a troublé l'harmonie.

Que si nous la quittons, par exemple, pour aller voir le Mirador, le Pinsador et le Tocador de la Reine, nous trouvons la renaissance et les décorations italiennes du règne de Charles-Quint. La *mezquita* ou mosquée, est plus intéressante. Elle est restée la mosquée arabe, tout en devenant église catholique. Les inscriptions arabes, demeurées dans les faïences des panneaux bas, s'y rencontrent avec les devises et les armoiries catholiques, peintes ou sculptées sur les boiseries ; non loin de là sont des salles qui ont été habitées par Charles-Quint, puis les salles de bain moresques.

Mais le grand intérêt, l'intérêt souverain de l'Alhambra reste dans la cour des Myrthes, dans la cour des Lions, dans les salles qui gardent l'empreinte de la domination arabe.

Et précisément ces parties du palais sont d'un accès facile ; on y peut aller à toute heure ; on peut s'y installer, y lire, y rêver, y passer la nuit même par le clair de lune, avec une autorisation qui n'est pas difficile à obtenir.

J'ai dit plus haut que dans tout l'Alhambra more il n'y avait pas de trace de reproduction de la figure humaine. Si fait. Il y a trois coupoles peintes, dans une des galeries qui entourent la cour des Lions : peintures byzantines assez belles qui représentent une sorte d'aréopage des rois mores et des scènes épisodiques du temps de leur puissance. D'où viennent ces peintures ? Les historiens, les commentateurs l'ont cherché, sans pouvoir en déterminer l'origine d'une manière satisfaisante. Faut-il adopter, comme la version la plus probante, celle qui les attribue à des chrétiens captifs des Mores ???

En dehors de l'Alhambra, Grenade n'offre plus grand intérêt. Séville est une capitale ; Grenade est une ville de province qui de plus, chaque jour, devient une ville morte.

Le Zacatin, jadis quartier commercial et animé, est morne et pauvre. Hormis des couvertures de laine brodée et des capes façonnées que les Espagnols ne portent plus et qui ne semblent plus avoir d'emploi pratique je ne vois pas



ce qu'on pourrait acheter dans le Zacatin. Quant au bazar moresque, s'il est entier et très intéressant par sa conservation, il est par son abandon et sa solitude, plus triste qu'un cimetière.

Et à ce propos, ai-je parlé des cimetières espagnols, au cours de cette rapide excursion dans la péninsule ? Non pas ; ils ont pourtant leur caractère... Et fasse le ciel qu'ils ne rejoignent point ma dépouille !

Tout autour du champ des morts, dans les murs, sont pratiquées des alvéoles longues et profondes ; c'est là-dedans qu'on range les cercueils, comme dans le columbarium antique on rangeait les urnes. Chaque famille a son casier, son tiroir, son alvéole, comme on voudra ; cela s'appelle, je crois, le *putridero*.

Là, les morts sont enfournés à mesure qu'ils arrivent : après chaque enfournement on bouche l'alvéole avec du plâtre ; à chaque nouvel arrivant on brise le plâtre pour dégager l'issue et laisser passer le cercueil neuf...

Cercueil superbe d'ailleurs ! peint, doré, capitonné, si le mort est riche ou adoré des siens. Voir à Madrid, dans toutes les rues commerçantes, les boutiques où l'on vend ces jolis cercueils, comme chez nous on vend des modes ou de la tabletterie !

Mais laissons les cimetières et les cercueils, et retournons à l'Alhambra pour le voir la nuit par un beau clair de lune — et le revoir le jour par un beau soleil !

Puis repartons, le temps presse et nous avons encore à voir Cordoue.

VIII

CORDOUE, LA MOSQUÉE, LA VILLE, L'ESPAGNE DU PASSÉ ET L'ESPAGNE D'AUJOURD'HUI.

De Grenade à Cordoue, par les voies rapides, on met la moitié d'une nuit et la moitié d'une journée.

Cordoue, qui était la capitale des Mores au temps où ils étaient maîtres de l'Espagne, comptait, dit la tradition, deux

cent mille maisons, quatre-vingt mille palais, neuf cents bains, sept cents mosquées et douze mille villages pour faubourgs.

Il faut faire la part de l'exagération espagnole ; cependant la mosquée qui reste, — la grande mosquée dans laquelle les chanoines catholiques ont bâti une cathédrale sous Charles-Quint, — est un gigantesque témoin des splendeurs passées.

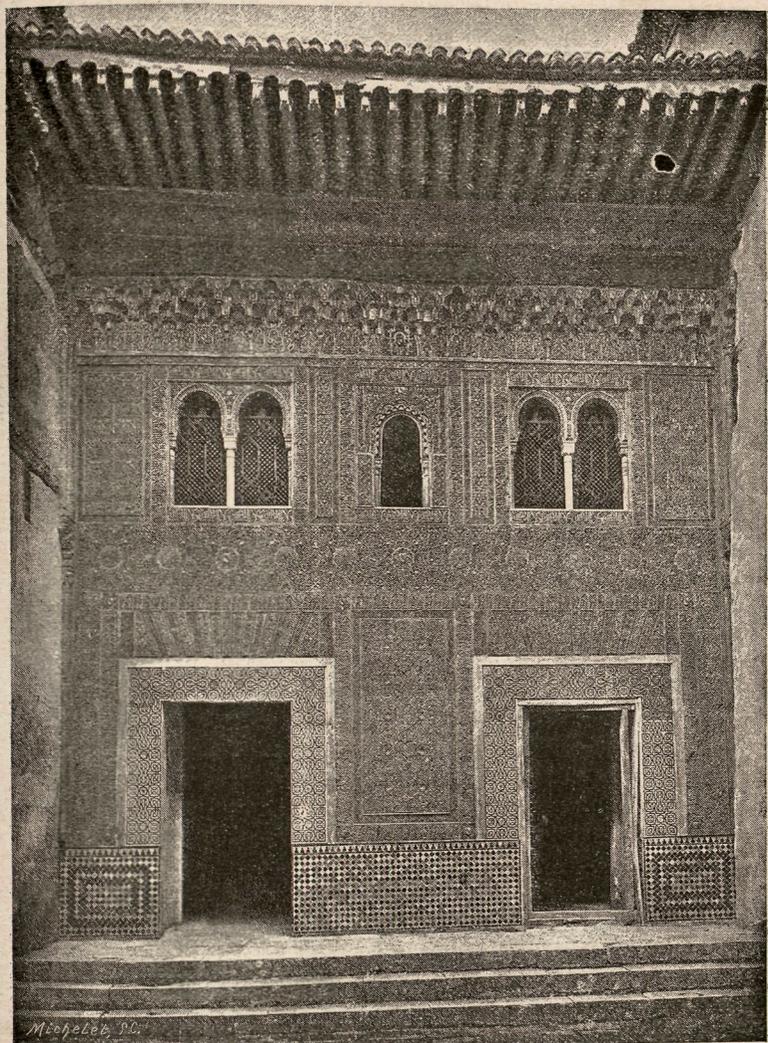
A un tel temple il fallait un peuple immense. Tels les bains de Caracalla racontent la Rome des empereurs.

Traversons le patio des Narangeros qui sert de péristyle à l'édifice : patio de plus de 150 mètres de longueur, sous lequel, jadis, la mosquée ouvrait directement les arcades de ses dix-neuf nefs ; passons sous les orangers centenaires, lourds du poids de leurs fruits ; coudoyons les mendiants qui attendent les étrangers et les aguadores qui viennent remplir leurs jarres à la citerne ; entrons par une des portes, sans apparence monumentale, que nous voyons enfin ; nous sommes dans la mosquée ; c'est-à-dire dans une immense place, couverte, et plantée de colonnes comme la place des Quinconces, à Bordeaux, est plantée d'arbres. Il y a huit cents colonnes, — j'allais dire huit cents arbres ! — réunis par une double rangée d'arcades superposées. Les perspectives, à droite et à gauche, ne finissent pas. Au milieu, elles sont arrêtées par des piliers puissants qui s'élèvent, franchissent la voûte et s'entrecroisent en ogives. C'est la cathédrale catholique que les chanoines de Cordoue ont fait surgir de la mosquée.

A l'Alhambra nous avons vu la grâce, l'élégance, le charme de la civilisation more. Ici, c'est la puissance du croissant écartelée par le triomphe de la croix.

Je ne suis point de ceux qui déplorent la construction de la cathédrale au centre de la mosquée. Et d'abord sans la cathédrale, aurions-nous la mosquée ? — Où sont les quatre-vingt mille palais de l'ancienne Cordoue ? où est son Alcazar ? Et si cette mosquée ne subsistait, quoi nous dirait aujourd'hui ce que c'était que l'islamisme en Espagne, il y a six cents ans ? Et puis cette cathédrale dans la mosquée, n'est-ce pas toute l'histoire d'Espagne ? D'ailleurs, c'est beau.

La mosquée subsiste et forme comme un parvis immense à la cathédrale. Elle a conservé son sanctuaire à cent pas du chœur de l'église, et l'église commence, peu à peu, dans la



Michelet P.

GRENADE. PATIO DE LA MEZQUITA (ALHAMBRA).

mosquée, accrochant ici une madone, là un chemin de la croix.

Vingt et un ans ont suffi, dit-on, à la construction de la mosquée de Cordoue ; et cela encore donne une idée du nombre des travailleurs et des moyens de transport dont disposaient les sultans d'Espagne.

Il est vrai que tous les matériaux n'ont pas dû être amenés et préparés en vue de l'élévation de la mosquée : et les Arabes — je l'ai déjà indiqué — se seront servis des restes de l'antiquité, comme l'ont fait d'ailleurs les Romains de la Rome des papes. On sait que la plupart des colonnes des églises de Rome viennent des temples païens. De même, les colonnes de la mosquée de Cordoue ont dû être prises à Jupiter pour être données à Mahomet. D'abord elles ne sont égales ni de diamètre, ni de travail, ni de matière. A côté d'un chapiteau corinthien finement sculpté, apparaît un chapiteau arabe ou composite ; ici c'est un marbre indigène, là un marbre d'Afrique. Celles-ci sont de la belle époque de l'art ; ces autres, de la décadence. Qui sait si quelques-unes, même, ne viennent pas de Carthage ? En tous cas, certaines ont été évidemment raccourcies. Toutes sont enfoncées de soixante centimètres environ dans le sol, au plus grand dommage de l'ensemble du monument qui n'a plus ainsi son élévation proportionnelle.

Nous savons du reste que la mosquée de Cordoue a été élevée sur l'emplacement d'un ancien temple de Janus, devenu, sous les Goths, une église vouée à saint Georges.

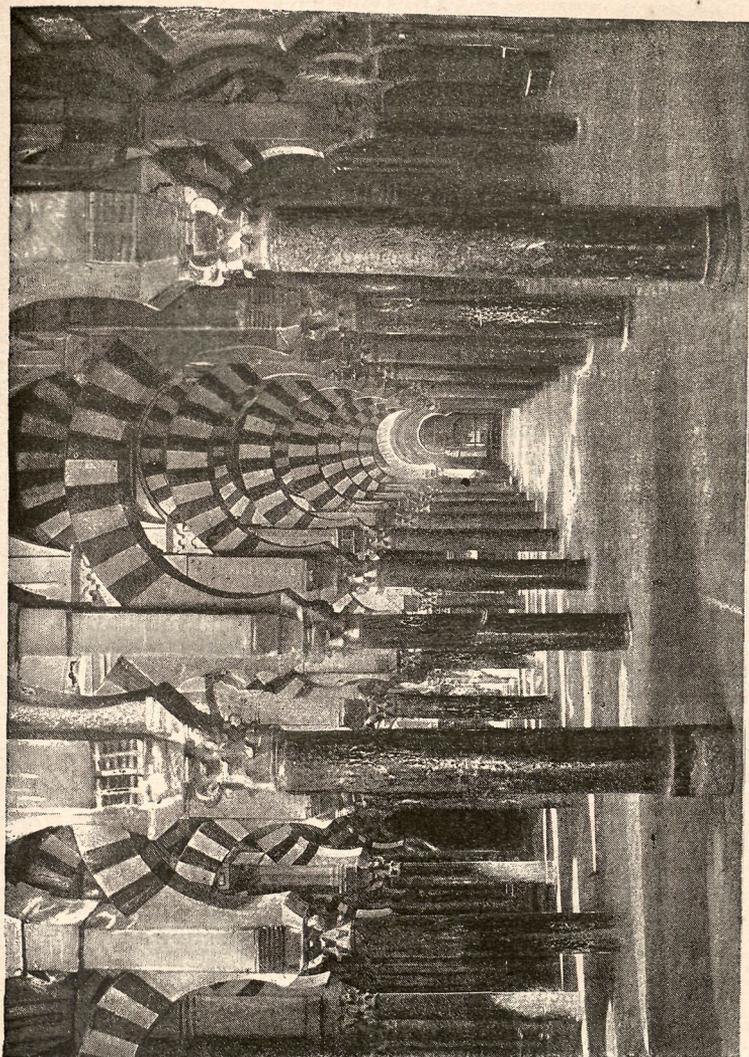
Mais, si les Arabes ont emprunté des matériaux à l'antiquité, ils les ont asservis à leur propre génie. Colonnes romaines ou carthaginoises peut-être, mais colonnade more, pour sûr !

Et les dentelles de marbre du Mihrab, les mosaïques de verre qui étincellent aujourd'hui comme il y a six siècles, sont-elles assez arabes, celles-là !

Le Mihrab était le sanctuaire de la mosquée ; on y conservait le Coran et je crois aussi une relique de Mahomet. Rien n'en a été touché. On a emporté le Coran et les reliques. Voilà tout.

C'est encore la coupole sculptée et dorée des anciens jours, les grillages des fenêtres semblent posés d'hier. Quant aux sculptures, elles sont merveilleuses. Jamais plus pures ara-





CORDOUE. VUE INTÉRIEURE DE LA CATHÉDRALE.